

Les Marchés de la folie de Georges Zimra

Ce livre est important à plus d'un titre, il marque une continuité avec les précédents ouvrages de l'auteur (*Résister à la servitude* et *Le tourment de l'origine*) en affirmant la démarche freudienne, par une importante connaissance anthropologique qu'elle soit politique, sociale, historique et scientifique mais aussi par l'exigence de ces connaissances en les situant au cœur des débats et des conflits des sociétés. Il permet de comprendre les évolutions du lien social et de l'individu à travers les mutations du social-historique. Par la poïétique et le mythopoïétique, l'auteur propose une conception de l'individu dans la société et les effets de la culture sur les individualités. Deux questions parcourent la réflexion et portent à la méditation. L'homme fera-t-il toujours humanité ? Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

La poïétique donne un éclairage à la clinique de la postmodernité et à ses représentations ouvrant ainsi le champ des créativités qui, au-delà de la cure analytique classique, permet de lier les rapports de la culture avec la psyché humaine. Accueillir et comprendre la clinique : aujourd'hui, elle ne peut être pensée uniquement en référence à la modernité, à la tradition, mais avec d'autres références, celles de la postmodernité. Ainsi la prégnance du concept d'autonomie comme celui de masse sont au centre de la postmodernité et tendent à ne plus être antinomiques car masse et autonomie se nourrissent l'une de l'autre en réduisant les écarts. Mieux encore, l'irrationnel, la singularité chez l'homme néo-libéral viendraient à s'effacer au profit d'un homme réduit à lui-même son hypersingularité serait la forme aboutie de la masse : « **la masse-moïque** ».

Lire cet ouvrage, c'est en saisir la fluidité de l'écriture, son rythme. Sous-tendu et noué au concept, à l'affect et à la perception, le style donne une interprétation poétique du monde, interprétation que Roland Barthes aurait appelée « *musica pratica* ».

Dans notre époque crépusculaire au sens d'Hermann Broch, vous donnez à la psychanalyse sa pleine dimension de science humaine qui fait appel à l'histoire, à la mémoire, à la subjectivation, des émotions et des désirs.

La livre commence par une affirmation : *la folie n'est plus, c'est à dire au sens d'énigme, de mystère, de sacralité, d'effroi, de terreur ou mieux encore la folie n'est plus à l'extérieur de nous*. L'objet de la folie insidieusement a pris possession de nous, de notre Moi, il habite en nous. Portés, par le néo-libéralisme et sa vision de la folie, nous sommes atteints par la multitude des troubles psychiques dans l'immense marché mondial de l'industrie pharmaceutique. La folie est un trouble, elle s'infiltré en nous, elle nous imprègne et selon l'auteur, la folie organise l'immense marché mondial.

La pensée incite à comprendre la postmodernité, à saisir les effets d'une politique néo-libérale avec ses dérives comptables de la mathématique du social, de l'évaluation qui inscrivent l'acte du côté de la concrétude, de réel, de la chose

marchande. Ainsi les barbaries sont-elles l'œuvre d'une raison calculante qui prétend triompher de l'opacité du réel. D'où vos questions : quel type d'homme, de citoyen, d'individu fabrique la pensée néolibérale ? A quelles aliénations l'individu consent-il, aspire-t'il, désire-t'il ?

Quatre parties ponctuent cet ouvrage

1^{ère} partie « Les guerres du sujet »

En historisant l'automate, il s'inscrit dans la dynamique complexe du sujet et de l'objet, il ne sera donc pas question de l'abandonner à la binarisation nature/culture mais d'ouvrir le débat à la complexité et la confrontation des discours des philosophes, psychanalystes, scientifiques et d'autres. Par ce décentrement, le social devient un lieu d'historicité dans son rapport de l'homme avec lui-même et du rapport des hommes entre eux.

Ainsi au XVII^e siècle, l'automate fait-il merveille, *il est la réplique de l'homme mieux encore l'homme en était la réplique* car le corps est peu fiable désignant une limite, un impossible, une douleur. La coupure de l'épistémologie occidentale du corps et de la pensée, du corps et de l'âme traduit un autre clivage, celui de la pensée et les sens. Il s'agira alors de chercher avec La Mettrie (1709-1751) une vision de l'homme complètement matérialiste. L'homme machine annonce la naissance du capitalisme tourné vers la production, la force de travail, la rentabilité par la rationalité du travail. Ce corps rationnel affirme sa relation avec le vivant, dans une opposition entre la liberté par la production de ses mouvements et la servitude de ne pouvoir les entraver.

Au XIX^e siècle apparaît le travail à la chaîne, la pénétration de la rationalité dans toutes les sphères de l'organisation sociale d'une société industrielle. En référence à La Mettrie et au dressage du corps où règne la notion de docilité, advient un corps manipulable obéissant à la logique de l'automate. Georges Zimra précise alors que le capitalisme a produit des modalités, des comportements, une gestuelle du travail qui est à la fois politique et économique. Le corps « machine objet de production » ne s'arrête jamais, le machiniste est lié à la jouissance de la production, c'est le travail à la chaîne. L'automate est au cœur de la question du déterminisme de l'homme et son cerveau sera au centre de toutes les études d'autant que les phénomènes réflexes plaident pour une conception mécanique de l'homme.

L'homme est-il sous la domination de ses réflexes ou bien l'homme est-il maître de lui-même ?

L'automate devient « le vivant » machine avec l'hypnose, l'hystérie et le somnambulisme. Charcot a fait du corps des hystériques une machine sous influence, automate que l'on pouvait contrôler à loisir. Pour Freud, c'est le corps de l'hystérique qui devient un corps de langage et échappe au sujet lui-même. Le corps est le siège de l'inscription métaphorique, tel le symptôme éclaire

l'opposition entre corps organique et corps de langage. « Il s'agit bel et bien de chercher qui habite l'homme, qui le parle, qui le rêve. »

Si L'homme du déterminisme du XIX^e siècle n'est pas très différent de celui des neurosciences, néanmoins la question de l'inconscient a été un vrai combat contre l'organisation organiciste des troubles mentaux pour la faire advenir dans la culture. (Marcel Gauchet)

Cependant pour faire société, il s'agira d'exclure l'indéterminé chez l'homme, la vérité de l'erreur, la folie de la raison, notamment du *cogito*. Avec Foucault, il ne peut y avoir de raison sans que la folie soit déjà là, liée à la possibilité de l'histoire. A ce dilemme folie et raison, Georges Zimra précise : l'homme ne devient la norme qu'au XX^e siècle, norme qui est issue du principe des Lumières et des droits de l'Homme. Le passage de la raison propre à la raison commune amène à penser le fou dans l'altérité, dans la dynamique moderne de l'altérité et non comme l'autre de la Raison. Le fou est pensé dans la logique d'intégration comme semblable avec le risque que le médecin ne devienne la source du savoir sur la folie émanant de lui-même. L'auteur avance que si la folie n'a pas d'autre raison que dans celle de l'aliéniste, elle est exclue alors du *cogito* de l'aliéné.

Par son dialogue avec l'œuvre de Foucault sur l'art et la folie Georges Zimra éclaire le sens de la poïétique en l'homme. L'art et la folie ont en commun ce sens de l'absence d'œuvre puisqu'ils ne s'inscrivent pas dans la répétition, la mort comme le langage. Il s'agira de pré-œuvre, de préliminaire à l'interprétation, de potentialités. La folie ne peut s'entendre qu'à partir du vide, ce sont les mots qui, au lieu de l'émergence, parleraient tout seul sans construction, sans sujet, sans interlocuteur. Les mots ne nous appartiennent pas, ils sont déjà là et la parole secondarisée est en quête d'une place manquante. Dire suppose la division du sujet et non la division entre l'aliéné et les autres. Le fou a la capacité de parler une langue dont il définit les règles, absence d'œuvre d'où il émerge. Je cite l'auteur : « l'essence même du langage s'est de rompre avec la folie tout en se mesurant à elle, être tout prêt d'elle, jamais sans elle. »

A la différence, la psychologie évacue la folie et tend à la normaliser en s'appuyant sur la biologie en prétendant corréler les états mentaux à des états cérébraux. C'est un retour aux sciences pures et à une logique qui n'a pas rompu avec l'automate. Les thérapies comportementales, intégrées au marché libéral et à ses exigences, ne relèvent pas uniquement de la circulation des marchandises, c'est aussi une façon de penser l'homme. L'univers de l'équivalence ne connaît rien qui ne soit hors du calcul et de la mesure. Que devient alors la dimension subjective ? Faut-il supprimer le sujet, le désir, le symptôme ? Que devient la relation maître élève quand elle disparaît au profit d'une relation de programmation des connaissances ?

A ce propos, l'auteur évoque plusieurs courants de pensée : celui de Burrus Frédéric Skinner et son programme fondé sur le dressage, le redressement

humain et la culture du contrôle de soi met au centre la personne pour accéder à une vie heureuse, c'est la « personocratie »

Celui des cognitivo-comportementalistes, pour lesquels il s'agit de pousser l'individuation à un point extrême de calcul matériel des troubles, des obsessions, de les consigner et tenir ainsi une comptabilité minutieuse. Programmer, déprogrammer, reprogrammer sont des stratégies de marché qui, comme tout marché, vise la rentabilité.

Que devient l'homme s'il n'est plus issu d'une construction humaniste ? L'homme post-moderne sort de la pensée structuraliste, l'anthropologie avait des objets : la parenté, la filiation, le mythe, la culture... Elle est devenue une science de problèmes dont les objets ne sont pas déterminés à l'avance. Les couples binaires nature/culture, signifiant/signifié constituant le structuralisme ont été remis en question, « pluralisés, disséminés dans un jeu indéfini, qui déploie, disjoint, dissèque le sens des mots et traque tout maître-mot, toute transcendance. » Alors que devient le mythe de l'individu ? En reconnaissant à l'être humain un statut transsubjectif, c'est-à-dire une subjectivité qui dépasse le cadre de l'organisation individuelle, doit-on considérer qu'il ferait courir le risque que l'individuel et le collectif, c'est la même chose ? Faut-il penser l'individuel à partir de la masse ?

La société de consommation permet de penser un renversement de la masse dès l'origine de la singularité de l'être. Alors, la question des médiateurs se pose avec le transsubjectif, celle du lien entre le sujet et le contexte social dans sa capacité de transformation entre le dedans et le dehors.

2^{ème} partie L'empire des troubles psychiques

« Comment en sommes-nous arrivés là en décrétant la fin de la folie ? » est bien la question qui continue à travers cet ouvrage, La folie a perdu l'imaginaire, elle est parmi nous, réduite à des troubles psychiques sous la dépendance de l'emprise pharmacologie dans la mondialisation. *L'homo dialecticus*, entre autres, par la voix des psychiatres a capitulé sous la facilité et le pragmatisme. La folie en tant que maladie mentale est devenue une maladie comme une autre et les DSM sont « l'espéranto de la planète », langue de la simplification fuyant la complexité pour niveler les divergences. Quelle est cette nouvelle idéologie qui efface le sujet de sa subjectivité, de ses émotions, de son histoire, de sa langue ? C'est une idéologie du pragmatisme qui retire la folie de son histoire, nul besoin de préhistoire, de roman familial, elle est un objet cognitif. Le trouble se réfère à la norme comme objet statistique et engendre de nouveaux troubles en se répandant à travers la planète ainsi ne s'arrête-t-il jamais. Le trouble ne dissout la norme que pour faire masse en produisant une identification suffisamment grande, en démocratisant la morbidité.

Le trouble est une marchandise à faire rêver les industries pharmaceutiques. Un trouble se reconnaît parce qu'il est « largement diffusé par le marketing qui l'a dédramatisé, démocratisé. Le trouble pour se vendre a pénétré le marché, il

ne doit jamais prendre le visage de la douleur ou de la souffrance, mais exalter l'*alter ego*. L'industrie pharmaceutique pèse 500 milliards de dollars, exploite nos peurs les plus profondes.» Le bio-déterminisme devient la nouvelle machine à penser, le nouveau paradigme de la psychologie, une pratique de masse pour des masses.

Comment la dépression a-t-elle pris possession de la planète et le mal de vivre devenu expression de toute vie. Les publicités sont de véritable machine qui veulent gonfler les égos : « Salut mon nom est moi » (Praxil). Georges Zimra montre un glissement subtil et décisif entre le soin et l'amélioration des performances ainsi que la limite fragile entre drogue et médicament.

La critique de l'auteur est sans appel vis-à-vis de ce scientisme qui impose une pensée unique, formate l'opinion, évite la controverse, le débat, et abrite des forteresses vides de la pensée. La dimension tragique de l'homme s'estompe, le récit freudien s'efface, ne subsiste que le sentiment d'insuffisance attaché à une société, qui pense la performance comme l'expression même de l'autonomie individuelle. La dépression est promue à la souveraineté d'une maladie éternelle qui a pour nom : « Crise ».

Dans un monde où les frontières sont ouvertes les anciens clivages entre le permis et le défendu, le normal et le pathologique sont inopérants. Y aurait-il un droit au dopage ? L'individu se dope pour affronter le quotidien, pour être flexible, souple, aimable, avoir confiance en soi avec pour adjuvant la rapidité et l'énergie. Les mots sur la défaillance sont bannis et avec eux les « enjoliveurs d'humeur » tel le Prozac, produisant une rupture entre le sujet et son environnement, le déconnectant de sa réalité propre. Être heureux, c'est être productif et supporter le quotidien. Quel modèle social se trouve-t-il engendré par cette médicalisation ? Quelles en sont les conséquences sur la vie démocratique ?

D'un côté, la dépression est devenue cet immense marché mondial et d'un autre, c'est le dépistage des enfants dans leurs moindres insuffisances, effractions, incivilités qui installe une *confusion entre trouble psychique, délinquance*.

L'évaluation se fait très tôt, dès la crèche, il s'agit de dépister les futurs délinquants, psychopathes et marginaux. Quelle logique est-elle à l'œuvre dans ces évaluations ? Le but serait de mettre en place des techniques cognitivo-comportementalistes qui assignent la psychologie à entretenir le fantasme de maîtrise, de transparence des comportements à travers questionnaires et batteries de tests supposés trancher sur les aptitudes du sujet.

L'auteur fait comprendre le biopouvoir en problématisant l'évaluation, à travers différents penseurs, C. Lefort, C. Milner et M. Foucault. L'évaluation fige l'image de l'homme à lui-même dans des champs bien déterminés où le savoir de l'autre, détenteur de pouvoir, devient celui de la science engendrant l'illusion d'une norme impersonnelle. La recherche du consentement de l'autre est sous-tendu par l'influence des techniques disciplinaires du XIX^e siècle.

Souffrance psychique et trouble scolaire conduisent à un amalgame où sont traités de manière équivalente, les incivilités, la délinquance, les troubles scolaires, la souffrance psychique effaçant les limites entre soin et prévention pour faire de la prédiction la mesure à risque.

Le risque est devenu la mesure de la prédictibilité. La prévention relève de plus en plus de la collecte de l'information plus que d'une parole souffrante. L'information, déliée de toute clinique, se transforme en pratique sécuritaire pour faire de la moindre déviance une marginalité qui devient l'antichambre de la délinquance. Avec Elizabeth de Fontenay, Georges Zimra précise l'idée de programme, c'est le propre des sociétés totalitaires où celui qui naît doit se couler dans le programme qui lui préexiste, dans ce qui est pensé pour lui sans qu'il ait à penser. La dimension économique y est toujours présente ce qui rend le néo-libéral increvable.

Dans ce contexte, l'autisme est la nouvelle pathologie qui connaît une expansion impressionnante avec le développement du spectre des troubles autistiques. Georges Zimra relève l'ambiguïté de certains auteurs qui, tout en considérant l'autisme comme multiple, hétérogène et finalement spécifique à chacun, insistent plus sur le caractère génétique, prenant en compte la singularité des individus à travers leur génome plutôt que celle fondée sur leur histoire.

La composante économique s'inscrit là aussi dans la droite ligne du néolibéralisme de sa politique de la santé : il est moins onéreux de s'occuper d'un trouble devenu un handicap que de traiter une pathologie.

3^{ème} partie : L'algorithme du vivant

Notre époque s'installe dans un déterminisme biologique gouverné par les neurosciences, héritage des conceptions psychiatriques du XIX^e siècle sur le cerveau. Le cognitivisme cherche à traduire en termes cybernétiques le fonctionnement du cerveau, ainsi l'homme ne serait pour rien dans ce qui lui arrive et s'en remet à la puissance hétéronome de la science.

Ainsi l'auteur montre-t-il que le marché sécuritaire est ouvert. Il s'agit de donner un site au mal, de rendre la folie transparente, prévisible, de l'éradiquer en neutralisant dans l'homme ses émotions, ses sentiments, ses désirs. Le rêve du biopouvoir est de réaliser une conception totale de la vie humaine, biologique, psychique, sociale. Le cerveau est appelé à devenir l'inconscient des masses, la biologie sera la science de l'homme total. L'auteur note que ce qui est exclu du champ du savoir, c'est la jouissance que le patient tire de son symptôme, mais c'est aussi la question de son désir, de son histoire et de sa parole qui est rejeté hors du champ de la subjectivité.

Aujourd'hui la science se libère des lois culturelles millénaires sous lesquelles ont vécu les hommes en contestant les questions de parenté, de filiation, de dette symbolique. L'étude des troubles psychiques sur des bases génétiques, biologiques, neurologiques, est de plus en plus pensée comme inéluctable conduisant à une définition de plus en plus organique des troubles

psychiques. La découverte de la structure ADN (Watson et Crick) prend le relais de l'eugénisme du siècle dernier. S'agit-il de reculer les limites de l'impossible ? Ou bien de soulager les hommes du poids de leurs fardeaux et de leurs responsabilités ?

Georges Zimra met en exergue cette question qui traverse la société. Pourquoi faire supporter à la collectivité des tares qui sont sous la responsabilité et la volonté du patient ? Cette dérive marchande défait le lien social, augmente l'atomisation des individus, les isole, les réduit à des simples paramètres de calcul.

La démocratie peut-elle résister à la logique marchande quand l'efficacité du marketing fait la promotion de n'importe quel produit notamment de nos gènes ? L'auteur dénonce une confusion entre la génétique comme science et la génétique comme idéologie. La question du clonage est cruciale et il la différencie des autres modes de procréation qui restent dans un rapport à l'autre, à la dette où à notre finitude. Nous aurions alors la capacité de nous auto-engendrer dans un déni de la mort comme nouvelle forme d'humanité. On ne peut que souscrire à la référence au *Meilleur des mondes* de A. Huxley où chacun obtient ce qu'il désire, où il n'y a ni folie, ni contraintes, ni maladies, ni conflits sociaux, ni détresse, où le sexe est ouvert à tous et la sollicitude inexistante.

Mais et le corps humain, que devient-il ? Avec les progrès de la génétique une nouvelle ère s'ouvre, celle du brevetage du corps humain. L'homme sera-t-il un produit biologique comme les autres ? Le corps humain est investi par le marché et la fétichisation du génome devient un marché fabuleux.

4^{ème} partie : L'individualité, la masse, le marché de l'autonomie

En se dégagent de la religion l'homme a pris conscience de sa précarité, de son insuffisance, de sa déréliction. Ce faisant précise l'auteur dans cette modernité l'auto-affirmation n'est qu'un différé permanent : aucune coïncidence ni aucune attente ne saurait être atteinte et comblée. C'est l'écart entre la promesse et la réalisation qui fait du temps présent un temps différé, déjà repoussé. Toutefois, cette rupture initiée par la modernité a touché le savoir et plus rien n'est incontestable, l'unique s'est disséminé dans la multitude. L'unique est pluriel.

Avec M. Gauchet, l'auteur nous montre que le bouleversement de l'anthropologie démocratique s'est fait en trois temps. D'abord, **l'incorporation ante-individuel**, chacun dans la collectivité est assigné à porter en lui une part de la collectivité et le symbolique règne de manière explicite en organisateur de la société. Après la Révolution française, c'est le deuxième temps le **passage de l'hétéronomie à l'autonomie**, celui de la société de l'incarnation à celle de la représentation avec les droits de l'homme. C'est le triomphe de la raison, l'idée de l'homme perfectible et l'idée de progrès, une humanité rassemblée sous

l'égide d'une autonomie propre. Il ne s'agira plus de substance mais de nombres tous égaux. L'instance symbolique réside dans le peuple qui n'a plus de forme, ni de chair sensible.

Pour Tocqueville l'égalité est cette passion ardente dont la liberté est dure à conquérir. De fait, Il n'y a pas d'égalité sans liberté sinon c'est l'égalitarisme. La passion de l'égalité conduit à l'excès d'individualisme, et c'est le troisième temps de **la démocratie qui réduit l'individu à lui seul**. L'individu troque sa liberté contre la sécurité, s'enferme dans la passion du bien-être. Cette « barbarie » d'un monde où rien ne nous précède ni rien ne nous succède, dont la nouveauté nous surprend, viendrait de l'intérieur de la société, préfigurant ainsi les totalitarismes sous les formes de maladie de l'incarnation, « l'égocratie. »

Georges Zimra met en opposition l'homme freudien du XIX^e siècle qui n'est pas maître chez lui, avec celui qui, après la découverte de l'inconscient, construit son autonomie par la séparation de soi d'avec soi, dans une relation d'appropriation et de désappropriation. Avec l'idée de la postmodernité en rupture avec le monde apparaît l'individu néo-libéral qui se pense comme auto-engendré, sans passé, sans qualité, ignorant qu'il est en société. L'autonomie a pour nom « l'autosuffisance ». Formaté pour faire de l'argent, « consommer et jouir », le sujet débridé, à son apogée narcissique, fait à nouveau son entrée sur la scène du social.

« Parce que je le vaux bien » spécifie le culte du capitalisme ; les émotions sont fondées sur le narcissisme et « avoir plus c'est mourir bien. » La société de masse, de consommation, a effacé l'homme et l'a livré aux puissances économiques.

Depuis les années 80, Georges Zimra situe notre installation dans « une barbarie douce, de l'hyperconsommation », ne considérant les individus que sous l'angle exclusif de la consommation et du coût des marchandises. Avec un marché violemment concurrentiel dans l'entreprise, l'individu se sent atteint par le sentiment d'une insuffisance personnelle, perte d'estime de soi étalonnée par la valeur de l'entreprise. Il précise qu'au siècle dernier Lebon faisait « des masses une abolition du Moi, et aujourd'hui elles sont organisées à partir du Moi. »

Le concept de « **masse moïque** » avancé ici situe le narcissisme en tant que valeur capitaliste. La quête du bonheur et la psychanalyse de l'ego-psychologie, dès les années 60 ont agencé la société américaine et ses idéaux. On gère son entreprise comme on gère sa vie privée. Le *self help* permet de se réapproprier son corps, d'être branché, sexy, aimable. C'est en soi qu'il faut chercher la solution des problèmes ; se reconnaître soi-même fait de l'autonomie une valeur suprême. La famille idéalisée devient un refuge, la libération des mœurs est un curseur du passage du public au privé, l'envahissement de la vie privée et son pathos signent la déroute de l'intime et le tiers, un autre, n'existe que dans le lien. Pour R. Sennett, la psychanalyse aurait contribué à enfermer l'individu

dans le bastion de son moi. Critique infondée insiste l'auteur, due à une mauvaise compréhension du concept de narcissisme.

La culture de l'individualisme compétitif a poussé jusqu'à l'extrême le culte du narcissisme qui a laissé l'individu à lui-même seul, sans recours ni secours autre que lui-même. Il est devenu à lui-même et aux autres la mesure de l'équivalence. La promotion du moi se fonde sur l'ignorance : « tout commence et se termine avec moi », ainsi les fondements de l'illusion narcissique, des satisfactions immédiates où se perd le souci du monde. Les pathologies du narcissisme sont celles du vide, de l'épuisement, de la peur du lendemain. Pathologies de l'adéquation, absence de distance entre soi et soi, ainsi apparaît la perte d'autonomie. Le néo-libéralisme a mis à bas toutes les entraves et les tabous d'une régulation économique et a conduit de ce fait à une emprise plus forte du marché.

Le bouleversement de la culture doit être accompagné par une transformation de l'homme lui-même, or le nouvel ordre, c'est consommer plus pour produire plus, système qui ne supporte ni différé, ni latence et dont la croyance, c'est « jouir sans délais ». Qu'en est-il de la jouissance marchande ? Sommes-nous dans une société perverse avec le déni de la castration ou dans une « société de l'illimité » avec une stratégie d'évitement ?

Cette société, l'auteur la nomme **barbare** plutôt que perverse, du fait de son excès de rationalisme, de son oubli de ce qui fait le sens commun, de sa déculturation par l'effacement d'une dette générationnelle. Oubli de ce que nous fûmes et incapacité de nous nommer. « Barbare, parce que nous sommes dans des temporalités différentes, dans un monde qui aspire à l'homogénéisation des formes et des conditions de vie sous la bannière du marché et de l'économie de la mondialisation. » Dans ce monde de l'hyperconsommation, de l'abondance qui multiplie les objets et en cela les manques, Georges Zimra oppose l'objet fétiche du pervers, garant de son unité narcissique éliminant l'angoisse de castration, à l'objet marchand de l'homme consommateur. Cet objet marchand est toujours à venir, manquant car insatisfaisant, pris dans la circulation effrénée des objets mais néanmoins fabriqué pour la satisfaction immédiate, éphémère et jetable.

Cet objet marchand ne vient-il pas chercher l'individu au plus près de l'essentiel du plaisir absolu, vital ou du rejet tout aussi total ? Fait-il ressurgir l'empreinte des objets bruts l'enjoignant de faire corps avec le social ? Est-il ce déclencheur/capteur d'effervescence, d'émiettement de la pulsion ?

Que devient notre liberté ? Elle est abandonnée aux jouissances immédiates qui exigent le sacrifice de son soi, de sa singularité. Paradoxe terrible qui, dans cette culture de l'être, tente par tous les moyens de le faire disparaître.

Depuis ces dernières années, une haine est vouée à la psychanalyse qui résiste à l'homogénéisation des consciences, des calculs et à la massification des hommes. De fait, tous les évaluateurs, les gestionnaires de la libido, les fabricants d'automates comportementaux... tentent de débarrasser l'individu du

présymbolique, de sa chair sensible, de faire disparaître le sujet au profit « de la masse sous le manteau de l'ego ». Comment lutter pour porter tous ces deuils : culture, langue, émotions, subjectivité et ne pas sombrer dans l'oubli de soi, des autres dans notre société du présent immédiat livrée au prêt à penser et à consommer ?

Quelles luttes ? la référence à C. Lévi-Strauss ouvre sur des formes de luttes spécifiques de notre époque. Il considérerait la société de consommation culturelle de part en part et son idéologie à l'intérieur d'un processus fondé sur les perceptions. La fragmentation de ces perceptions ne fait-elle pas appel au mimétisme collectif à tout ce qu'il y a de plus élémentaires en l'être ? De plus, le mimétisme fait appel à la fragmentation qui se manifeste actuellement à travers les signes, marquages corporels inscrits dans le réel du corps « le vivant ». C'est à travers ce corps du monde que la perception/sensation est la forme la plus rudimentaire d'empathie par le fait qu'un individu peut s'en représenter un autre sans avoir à le penser. Quelle voie prendra Eros dans notre société démocratique : la barbarie et/ou l'empathie ? Probablement les deux.

Homme de la démesure, aujourd'hui, sa folie a pour nom le marché. Mais ne sommes-nous pas des êtres réactifs, inventifs, sachant depuis tant de siècles mettre le grain de sable dans les systèmes enfermants, tel Pic de la Mirandole¹ ?

L'auteur mène par son ouvrage une critique sans concession sur le capitalisme, ses dérives et sur *notre* Démocratie, ce qui est très stimulant pour penser et mobiliser nos affects sous hypnose. En problématisant les concepts Georges Zimra ouvre au monde, à la poïétique, à la rencontre avec autrui, au commun, « l'unité le pluriel ».

Paris le 6 juin 2013

Marie-Laure Dimon

¹ Au 15^e siècle (1485) « Giovanni Pico della Mirandola est hors norme, hors place. Il a donné le droit à la pensée singulière, à l'émotion des sens et à la relativité des points de vue sur la figure du sacré. » B.Doray : *La Dignité*, p.45.